

2 - Castérino

– Trop cool ! Ils ont mis le prix sur les décors ! s'exclama PE lorsqu'ils débouchèrent sur l'autre versant du col.

Après le confinement du tunnel, le panorama qui se déployait soudain devant leurs yeux avait de quoi, en effet, les éblouir. Au fond de la vallée encaissée, une légère brume ne laissait qu'entrevoir les reflets argentés de la Roya qui se perdait au loin entre les peupliers. Peints en vert au bord des rives, quelques rares champs en terrasse témoignaient des efforts de l'homme pour gagner du terrain sur les forêts de mélèzes qui s'élançaient rapidement en pente abrupte vers les sommets. Au-dessus d'elles, dominant les ultimes prairies alpestres, des déserts nus de rocaille achevaient de déchirer la ligne bleue de l'horizon.

La route escarpée redescendait à présent vers la vallée en une succession continue de virages serrés. Dans un lacet, pour laisser tourner un poids-lourd qui remontait vers le col en direction de l'Italie, Tanguy frôla de si près le parapet extérieur que PE s'écria :

– Houlà ! Y'a du gaz ici ! Si on se prend un tonneau, on en fera quelques uns !

Sans plus d'encombre cependant, ils arrivèrent bientôt au village de Tende. En traversant l'agglomération, leur progression fut néanmoins ralentie par des voitures et des camionnettes garées en double file. C'était samedi, jour de marché, et des badauds traversaient la rue principale sans crier

gare, leurs paniers à provisions débordant sous les bras. Sur la place, noyé dans un joyeux brouhaha coloré, un paysan criait à qui voulait l'entendre que ses poulets étaient les plus beaux, tandis qu'un autre en donnait trois pour le prix de deux, sans que l'on puisse vérifier depuis la route s'il s'agissait aussi de volatiles. Plus loin dans le bourg, sous une allée de châtaigniers qui bordaient la chaussée, une banderole jaune pendait entre deux arbres en travers de la route. En grosses lettres rouges, un slogan accrocheur invitait le touriste de passage à visiter le musée local et vantait la richesse de ses collections. De part et d'autre des impressions, un croquis représentant une tête stylisée avec deux bras en l'air sortant du crâne servait d'emblème à l'ensemble. Les mains au bout des bras semblaient tenir des poignards.

– C'est quoi ce symbole ? demanda PE.

– Ca ? Je l'ai vu sur tous les prospectus que j'ai reçus à la maison en préparant la randonnée, répondit Tanguy. C'est le logo du musée et de quasiment tout ce qui se rattache aux Merveilles : la reproduction d'une des plus célèbres gravures de la vallée, le portrait du Sorcier je crois.

– Le Sorcier ?

– Oui. Tu n'as pas vu les couteaux dans ses mains ? Imagine-toi le visage d'un prêtre préhistorique en pleine cérémonie de sacrifice aux dieux, et tu comprendras pourquoi les chercheurs l'ont baptisé le Sorcier.

– Mhh... Je préfère ne pas l'imaginer pour l'instant. Il y en a beaucoup des gars comme lui dans la vallée ?

– Attends de voir ! On arrive à Castérino dans vingt minutes !

La perspective de déranger un sorcier occupé à quelque sacrifice ancestral, fut-ce en gravure, avait donné la chair de poule à PE.

Johnny Hallyday fredonnait « Laura » dans les hauts parleurs du Vitara quand ils entrèrent dans Saint Dalmas de Tende. Dans le village, suivant le fléchage indiquant « Castérino – Vallée des Merveilles », ils prirent à droite une

petite route bitumée, laissant sur leur gauche la monumentale gare de style néo baroque, dont la présence et les dimensions ne manquèrent pas d'étonner Mapi. Assurément, s'ils avaient disposé de plus de temps, elle aurait demandé à Marco de s'arrêter quelques minutes, le temps pour elle d'en prendre quelques clichés : elle n'en revenait pas qu'un train puisse encore grimper jusqu'à ce coin perdu des Alpes Maritimes.

L'ascension finale vers Castérino fut en réalité un long chemin de croix. La petite route étroite, abîmée par l'hiver, ne cessait de s'élever en pente raide à travers la forêt, alternant longues lignes droites, courbes et virages soudains en épingle à cheveux. Après un quart d'heure de pénible montée, ils franchirent ce qui devait être un ancien verrou glaciaire et débouchèrent sur une large vallée. Longeant un petit lac, la route devint alors plus agréable, et le paysage définitivement alpin. Encore quelques minutes, et un panneau de bois, planté entre deux sapins au bord de la chaussée, proclama comme une délivrance

Castérino - Alt. 1543m

– Castérino ! s'écria PE. Qu'est ce que je le kiffe grave, ce village ! On va enfin pouvoir se dégourdir les jambes !

Ils dépassèrent une maison isolée à l'entrée du village, et stoppèrent les véhicules côte à côte, devant un imposant chalet savoyard de carte postale. Des lettres jaunes sur la façade en bois annonçaient que « Le Mouflon d'Or » était un hôtel-restaurant trois étoiles. Sur fond de forêt de mélèzes, le bâtiment dressait fièrement ses deux étages de chambres, aux balcons desquelles pendaient des géraniums, rouges pour les unes, jaunes pour les autres. En descendant des voitures, les deux conducteurs s'étirèrent de concert.

– Alors, Mapi, pas mal comme point de départ, non ? demanda Tanguy.

– Ah oui ! Ce village a un charme fou ! répondit-elle tout en sortant du Kangoo. Rien que son nom, Castérino : on dirait un gâteau italien ! Quoi de mieux pour nous mettre en appétit ?!

Castérino constituait sans nul doute un camp de base idéal pour un démarrage en douceur. Plus qu'un hameau, pas encore un village, on ne devait pas compter plus de deux cents âmes en été, beaucoup moins en hiver. Il n'était composé que de quelques maisons individuelles et chalets perdus au milieu des sapins, éparpillés entre le torrent tout proche et le flanc de la montagne. A la droite de l'hôtel, un petit bar attendait d'hypothétiques clients sur sa terrasse, où poussaient trois parasols plantés dans des tables en plastique. Juste à côté, un magasin proposait en lettres peintes sur sa vitrine des « souvenirs, randonnées à cheval, locations de raquettes et skis de fond ». C'étaient les seuls commerces visibles du village. Un peu plus loin sur la route, à côté d'un vieux pont de bois qui enjambait le cours d'eau, les montants d'une cabine téléphonique avaient été complètement recouverts de planches de sapin pour lui donner un air champêtre. Sur l'autre rive du torrent, une vaste prairie verdoyante, clairsemée de jeunes pousses de mélèzes, était partiellement labourée par les sabots de deux poneys qui trottaient à proximité d'une vieille baignoire en fonte, transformée pour eux en abreuvoir.

Tanguy regarda sa montre. Il allait bientôt être dix heures.

– Super. On a très bien roulé, annonça-t-il. Sans le marché à Tende, on aurait même pu arriver un peu plus tôt.

– Nan, nan, nan, l'interrompit PE. Tu n'y es pas du tout. On a très bien roulé parce que tu avais un excellent copilote. Nuance.

– Ah ? Tu n'as pas dormi pendant le voyage ? lui demanda Mapi d'un air complice.

– Ok, ça va, j'aurais mieux fait de me taire. Voilà le déluge de vannes qui commence ! Je sens que ça va être ma fête tout le week-end !

– Je te ferai remarquer que nous sommes tous venus pour ça, mon cher ami, l'interpella Marc.

– Ce n'est pas tout de vouloir faire sa fête à PE, mais encore faudrait-il que nous soyons arrivés sur le lieu des réjouissances, les enfants. Je ne voudrais pas gâcher votre joie, enchaîna Tanguy, mais il nous reste encore trois heures de marche avant d'arriver au refuge...

– Trois heures ?! Et il est prévu de manger quand dans cette histoire ? demanda PE soudain inquiet.

– Une fois qu'on sera là haut, si ton estomac veut bien patienter encore un peu. Et plus nous tarderons à partir...

– ... plus tard nous mangerons. Message reçu, chef ! Allez Mapi ! Allez Marco ! Pressons, pressons ! On débarque les sacs, et on est partis ! Zou !

A l'exemple de PE dont l'énergie soudaine surprit tout le monde, chacun s'affaira alors à proximité des coffres des véhicules. Marc et Mapi, qui étaient déjà quasiment tout équipés, n'eurent plus qu'à enfiler leurs chaussures de randonnée et trouver une place dans leurs sacs à dos pour le pain de midi. Marc passa la lanière de sa paire de jumelles autour du cou, puis il aida Mapi à refermer son sac. Elle y avait récupéré son appareil photo et son dictaphone, bien déterminée à profiter de l'ascension pour recueillir des éléments de travail pour ses exposés à l'IUT. Elle glissa l'enregistreur dans la poche latérale de son pantalon, et prit son appareil photo en bandoulière. En d'autres temps, Tanguy n'aurait pas manqué de lui demander pourquoi elle s'encombrait d'autant de technologie, mais à présent, chacun savait dans le groupe à quel point Mapi était attachée à une approche scientifique des lieux qu'ils découvraient ensemble. En prévision du pique-nique, Tanguy récupéra dans la boîte à gants du Vitara une petite boîte d'allumettes pour son réchaud à gaz, ainsi que son canif, et glissa le tout dans la poche de son bermuda. Il confia à PE sa boussole pendant que celui-ci achevait d'enfiler ses chaussures de randonnée et un bandana rouge sur ses cheveux ébouriffés, puis il glissa en travers du toit de son sac la baguette de pain que Mapi leur avait confiée. Enfin, tous s'entraidèrent pour passer les bretelles des sacs à dos sur leurs épaules.

– Bon ! On n’oublie rien ? Les voitures sont fermées ? demanda Tanguy. Alors, qui m’aime me suive !

PE lui emboîta immédiatement le pas, suivi de Marc et Mapi, qui fermait la marche. Debout sur le perron de l’hôtel, un balai à la main, un petit gros regarda d’un air curieux leur caravane s’ébranler doucement. Un mégot noyé dans sa barbe, il les dévisagea longuement lorsqu’ils passèrent devant lui. *Sans doute le gérant qui s’étonne de voir arriver des touristes si tôt dans la saison*, se dit Tanguy en le saluant d’un hochement de tête. Pour toute réponse, l’homme lui rendit son salut d’une main, posa son balai, regagna l’intérieur de l’hôtel et referma la porte en la claquant derrière lui.

– Bonjour l’accueil ! plaisanta PE. Ils sont tous aussi aimables dans le village ?

– Non, je ne pense pas, dit Tanguy. D’habitude, les commerçants alpins sont plutôt chaleureux. Comme ils vivent du tourisme, il vaut mieux pour eux que ceux qui passent ici aient envie d’y revenir. Mais avec nos sacs, il a dû comprendre que nous n’étions pas des clients pour lui. Et puis tu sais, PE, il ne s’est peut être pas levé du bon pied, tout simplement. J’en connais un autre qui a aussi un caractère de cochon au réveil...

Assurément, si l’homme était resté sur son perron, il aurait alors été très amusé, comme le furent Marc et Mapi, de voir deux sacs à dos se courir après dans une envolée de noms d’oiseaux.